Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 10 (1980)
Heft: 12

Artikel: Le retour d'oncle Jean
Autor: Lador, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829845

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le retour d'oncle Jean

par Maurice Lador

Connaissez-vous la petite ville de Verclauze? Non? Pourtant, il y a quelques années, il s'y passa un événement fort important: le retour de l'oncle Jean, l'homme célèbre du pays.

Depuis longtemps, après avoir fait une grosse fortune, il était parti comme explorateur dans les derniers pays inconnus: le Tibet, l'Afrique orientale, la jungle de Bornéo. Et voici que maintenant il revenait à Verclauze après un séjour de dix ans en Amazonie.

L'oncle Jean était très généreux: il envoyait de beaux cadeaux à ses amis, aux pauvres gens de son entourage et gâtait particulièrement les enfants. Voici donc oncle Jean de retour. Quelle joie pour ses proches et pour tous les gens importants de la petite cité qui voulaient l'avoir à leur table.

Les invitations étaient si nombreuses qu'il ne lui était pas possible de les accepter toutes. C'est alors que M. Louis Duboulet, maire de Verclauze et grand industriel fit une proposition:

— Le 22 août, c'est-à-dire dans trois semaines, ce sera l'anniversaire des 60 ans de notre ami. Je suggère que nous organisions, à cette occasion, dans ma propriété, une grande fête en son honneur. On peut facilement être mille à quinze cents personnes dans mon parc. La fête pourrait commencer par un banquet — payant, bien entendu, sauf pour notre invité. Qu'en pensez-vous?

— Formidable! Entièrement d'accord! s'écrièrent les personnes présentes.

Naturellement, M. Duboulet fut nommé président du comité d'organisation, et l'on se mit à l'ouvrage aussitôt.

Le jour de l'anniversaire, tout était prêt. Dans le parc du château Duboulet, il y avait foule. Il faisait un temps splendide. Le banquet avait lieu dans la cour, à l'ombre de magnifiques tilleuls. Au centre, la table d'honneur avec les organisateurs et les autorités municipales qui entoureraient leur invité. Mais voici qu'un bruit se met à circuler:

— Oncle Jean n'est pas là... C'est curieux...

— Attendons-le pour commencer le repas...

— Bien sûr, mais il est déjà 13 heures...

Et se penchant vers son voisin, secrétaire du comité, M. Duboulet lui demanda:

— Vous a-t-il dit qu'il serait en retard, quand vous l'avez invité?

— Mais cher ami, je ne l'ai pas invité! C'est le travail du président! Je croyais que vous le feriez!

— Mais non, mon cher, c'était à vous de le faire, voyons!

Ainsi tout le monde avait été convié à la fête sauf le principal intéressé! Quelle histoire! Qu'allait-on faire? On décida de se mettre à table. M. Duboulet pendant ce temps-là prendrait sa

voiture et partirait à la recherche de l'oncle Jean. Vingt minutes plus tard, il était de retour, la mine longue: pas d'oncle Jean. Il était sorti de chez lui sans dire où il allait...
Le repas était excellent, les conversations allaient bon train, les rires fusaient et peu à peu personne ne pensa plus à l'absence de l'hôte d'honneur.
Personne... sauf un petit garçon, Jimmy, qui répétait sans se lasser:
— Je veux voir oncle Jean... Je veux voir oncle Jean...
Comme personne ne lui répondait, Jimmy prit une décision. Il irait chercher l'oncle Jean! Il l'avait vu une fois: il se souvenait qu'il marchait avec une canne en boitant un peu. Il le reconnaîtrait bien. Tout doucement, il se glissa hors de la foule et quitta le parc. Il enfila une rue après l'autre, au hasard. Il parvint sur une esplanade d'où l'on avait une vue splendide sur la ville et la campagne. Il y avait là des bancs, tous inoccupés: tout le monde était à la fête. Pourtant, sur l'un d'eux, un homme appuyé sur une canne était assis. Jimmy se précipita vers lui:
— Oncle Jean! Bonjour oncle Jean! Il y a longtemps que je vous cherche! Je suis bien content!
— Comment t'appelles-tu mon petit? Et pourquoi me cherchais-tu?
— Parce que vous n'étiez pas à la fête, à *votre* fête, au château! Et parce que mon papa m'a dit que vous étiez très gentil et que vous saviez des tas d'histoires d'animaux...
Pour la grande joie de l'enfant, notre grand voyageur se mit à lui raconter des histoires formidables d'hippopotames, de léopards, de crocodiles et de serpents. Jimmy était aux anges et l'oncle Jean aussi. Il voyait ce petit garçon si confiant, si heureux, cet enfant qui avait vraiment voulu le voir, l'écouter, lui parler. Cet enfant pour qui la fête était manquée si l'oncle Jean n'était pas présent. Cet enfant qui, vraiment, lui, ne l'avait pas oublié.
Et voilà mon histoire de Noël. Mais ce n'est pas une histoire de Noël, ça! Ça se passe au mois d'août et on ne parle pas de Jésus... En êtes-vous sûrs? Jésus n'est-Il pas celui qu'on oublie, même à Noël? Dans nos foyers, dans nos propres vies, n'est-Il pas celui dont, au fond, on peut se passer, même quand on évoque son souvenir? Et pourtant, Il est là. Il se tient à la porte et Il frappe: «Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi.» Entendre sa voix... Lui ouvrir... dans la simplicité de la foi — comme Jimmy.

M. L., pasteur

Musiciens sur la sellette

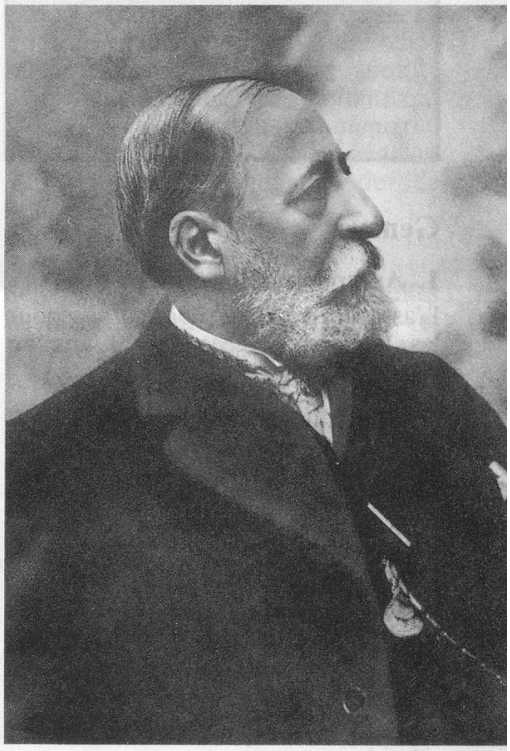
Pierre-Philippe Collet

Saint-Saëns, architecte

En art, les queues de comètes sont fatales. Une période riche finit toujours par provoquer une sorte de paralysie contre laquelle il n'est point de remède. Cela s'appelle l'académisme.
Après le romantisme des années 1840, l'Europe a presque entièrement sombré dans l'académisme. Elle a été inondée de concertos aux gammes mécaniques lancées tous azimuts, aux accords plaqués, comme on parle d'or plaqué, et qui ne tient pas.
Les Allemands, qui avaient créé l'art romantique par excellence, trouvèrent une porte de sortie qui leur évita cet écueil. Dès Brahms, puis avec Bruckner, Mahler, Richard Strauss, l'Allemagne s'adonna à la luxuriance: ce fut son «second âge d'or».
Et en France? On avait vu la silhouette agacée de Berlioz se prendre les ailes dans les splendeurs du romantisme, insecte brillant que les maîtres du Second Empire tentaient d'abattre à la main, tandis qu'ils se rendaient à leurs opéras et à leurs messes «également comiques» (le mot est de Berlioz!).

La France a payé son tribut à l'académisme. Beaucoup de petits maîtres en sont morts. D'autres y ont laissé des plumes. Un musicien avait été éduqué en vue de l'académisme: Saint-Saëns. On lui avait inculqué la technique et il possédait la facilité. Ces deux qualités, alliées, pouvaient le conduire à écrire facilement des pages conventionnelles: quelle autre définition donner à l'académisme? Enfant prodige, à l'arrière-pays classique, il se ruait dès avant ses dix-huit ans sur les premiers opus de son catalogue. Et ce jeune homme rangé, sérieux, allait acquérir redingote et barbe blanche, avec en poche ses cinq concertos de piano, ses nombreux opéras, ses trois symphonies dont la dernière, avec orgue, faisait pâlir toute la production de ses contemporains.

On a reproché à Saint-Saëns la sécheresse de ses œuvres. Ses contemporains se sont tant baignés dans l'émotion qu'on l'a cru hautain. Ils ont tant ouvert leurs cœurs, parfois sans qu'on le leur demande, qu'il a semblé que Saint-Saëns n'eût point de cœur. Celui que l'on a appelé le Liszt français a su garder la tête froide. Mais ses œuvres atteignent souvent une telle grandeur, sont portées par un tel souffle que l'auditeur est ému par la construction globale de l'édifice. Saint-Saëns n'émeut pas en détail mais en bloc. Quand on a donné à Genève Samson et Dalila, le public a été stupéfait, comme on peut l'être devant tel palais, telle architecture soudain baignée de soleil, et on doit lever la tête bien haut, et les yeux s'humectent.
Vous ne le répéterez à personne, mais je préfère cette émotion, venue de l'extérieur peut-être, mais qui vous



Camille Saint-Saëns.

coiffe, à celle de certains auteurs post-romantiques qui vous demandent par avance de sortir vos mouchoirs. En Saint-Saëns on peut saluer, déjà, la maîtrise qui nous donnera plus tard un Maurice Ravel. La musique étant une forme supérieure du jeu, Saint-Saëns jouait. Il était d'une époque plus brillante que la nôtre et sa musique se devait de refléter cette époque. Mais sa retenue est déjà un gage de ce que ses successeurs nous offriront de plus pur. Et de plus français.

P.-Ph. C.